

Claude Adelen

Les hommes livres

Me revenait en mémoire....

Me revenait encore en mémoire la dernière séquence d'un film de François Truffaut d'après une nouvelle de Ray Bradbury : *Fahrenheit 451*. L'anticipation nous montre on le sait, une société dans laquelle lire et posséder des livres chez soi est un crime contre la sûreté de l'État. Car lire trouble le citoyen, l'oblige à penser, le rend malheureux. Une société dans laquelle ledit citoyen ne survit au spleen, au mal être, qu'en absorbant force pilules d'anxiolytiques et somnifères, ou en participant virtuellement au reality show que propose « la Famille » de la télévision sur tous les murs de la maison devenus des écrans géants. Une société enfin, dans laquelle ceux que nous appelons les soldats du feu, les pompiers ne sont plus là pour l'éteindre (le feu), mais sont devenus les forces de police, chargés de traquer les possesseurs de livres, de débusquer les dernières bibliothèques, de les arroser d'essence, de les brûler au lance-flamme.

*n'être plus
qu'un livre n'avoir
plus de nom
n'être plus pour les autres
qu'un titre*

*avant le nom
il y a le prénom
et avant le prénom
il y a
le titre*

*on est une phrase
qui marche
un murmure
qu'on n'entend plus
qu'à l'intérieur*

Dans cette dernière séquence donc...

Dans la dernière séquence donc, de ce film de 1966, on voyait passer dans la brume hivernale d'une forêt les silhouettes des derniers liseurs qui avaient fui la capitale et erraient parmi les arbres en marmonnant des phrases. Et l'on ne pouvait pas ne pas penser à Dante, au chant Quatre de son Enfer, entrant dans les Limbes et traversant la forêt touffue des esprits « *la selva, dico, di spiriti spessi* ». Les phrases que murmuraient

ces ombres, c'étaient les phrases des livres qu'ils avaient sauvés des flammes et qu'ils avaient appris par cœur, afin de les transmettre, *par la voix*, aux autres. Ils étaient devenus « les Hommes-livres ». Ils marchent, ils ne cesseront plus de marcher. Dans la brume hivernale. La vallée d'abîme douloureuse. Chacun est un livre qu'ils se récitent les uns aux autres pour ne pas l'oublier. Leur nom même n'existe plus, ils s'appellent désormais *La vie de Henry Brulard, La mort d'Ivan Illich, Docteur Jeckyll et Mister Hyde*, que sais-je encore, *Les Mémoires d'outre tombe...*

*le livre habite
nos fantômes qui marchent
qui se réchauffent
à des feux de bivouac
des feux de mots
c'est l'hiver on se croise
on se salue :*

« – Bonsoir l'Homme qui rit
« – Bonsoir l'Homme qui a perdu son ombre
« – Bonsoir l'Homme sans qualités
« – Bonsoir l'Homme qui marche »

Je pensais à la justesse de cette anticipation....

Je pensais à la justesse de cette anticipation portée à l'écran voici plus de quarante ans. Je me disais qu'il n'y a pas eu besoin d'inventer des soldats du feu pour brûler les livres, durant les années qui ont suivi. Et aujourd'hui donc ! Les livres meurent peu à peu, de leur belle mort, nous avons vu disparaître les unes après les autres les librairies remplacées sans violence par des salons de coiffure, des boutiques de fringues et des magasins de chaussures, et des banques et des banques, et encore des banques, tout au long du triste boulevard Saint-Michel qui est aujourd'hui devenu « *la valle d'abisso doloroso* » de Dante. Qui se souvient de la librairie *Maspero, du Pont de l'épée* où nous avons acheté nos premiers livres de poésie ? Parfois une ombre nous croise, nous met la main sur l'épaule et s'éloigne dans la brume. Un Homme-livre :

*« Qui parle au-dedans de toi
qu'est cette voix qui ne te guide pas
et te surprend au sortir des rêves
« il est temps de partir
« il est temps de mourir »
Tu es l'homme qui marche
dans des choses contaminées le
signe t'a oublié le sens ne
t'accompagne pas le chemin
de roses est un chemin de pierres
pierres imparfumées
pierres sourdes »*

Car c'était bien de mémoire qu'il s'agissait....

Car c'était bien de mémoire qu'il s'agissait (« *Le signe t'a oublié* ») Le livre privé de tout support ne pouvant plus exister que par la voix, l'intonation de la voix, le phrasé. La voix cette chose la plus périssable de l'homme peut-être, qui demeure après la disparition du corps grâce à l'opération de la mémoire. Et aussi la voix écrite. Cette autre voix, blanche et noire. Les mots les phrases devenus parties du corps qui les contient et les porte avec lui à travers l'espace, dans l'invisible. Lui tenant lieu d'organes. Je méditai longtemps sur la richesse de cette fable des Hommes livres, derniers survivants des époques sans mémoire...

*une illusion
quant à l'oubli
combien
enfermés (refermés)*

*qu'on n'ouvre plus
(pensées sentiments)*

*jetés
dans l'éternité (l'enfer
de l'oubli)*

*combien qu'on ne voit
plus
que de
dos*

L'oubli règne...

L'oubli règne. On se sépare peu à peu de soi-même. J'ai entendu à la radio, il y a déjà quelque temps, une romancière que j'apprécie, qu'on questionnait à propos de la sortie « en librairie » de son dernier livre intitulé justement *Les années*, ce qui est aussi le titre d'un roman de Virginia Woolf. Et elle disait cette chose amère : que ce n'est pas parce qu'on est écrivain qu'on échappe à l'oubli. Nos livres disparaissent irrémédiablement dans la poussière des bibliothèques publiques ou privées. Livres qui n'ont pas été ouverts parfois depuis cinquante ans et dans lesquels sont enfermés des sentiments, des pensées qui furent pensées vivantes. À jamais jetés dans l'éternité. Dans l'enfer poussiéreux de l'oubli. Livres qu'on retrouve avec tristesse dans les boîtes des bouquinistes, ou qui finissent misérablement dans les brocantes d'Emmaüs. Livres devenus tombeaux. Vides.

*On ne nous voit plus
que
de
dos
nos noms
nos titres
encerclés
par la langue
hommes-livres
la blancheur nous ronge
une bibliothèque
est une forêt crépusculaire
on y croise
plus de morts
que
de
vifs*

*Une ombre légère
cette touffe de mots
déflouris
qu'un vent vide
secoue*

*nos têtes penchées
vers la terre
comme pour écrire ou lire
ou cueillir une absence de fleur
on n'y verra
bientôt plus assez*

*nos ombres assemblées
autour de l'axe incandescent
« un foco ch'emisperio
di tenebre vincia »*

*le silence
(non l'amour)*

*va faire tourner les mondes
autour de nous
les années*

*le feu par delà
la flamme
dure encore*

Note : Le poème « Qui parle au-dedans de toi », est un emprunt à Mathieu Bénézet (Ne te confie qu'à moi, Flammarion, 2008) que j'avais introduit ici. Comme je relisais ces pages j'ai appris sa mort par un mail de François Boddaert. Je dédie cet ensemble à l'ami disparu.

Claude Adelen, né en 1944 à Paris, est poète et critique. A enseigné en région parisienne. Réside à Montpellier. Membre du comité de rédaction d'Action poétique de 1971 à 2013, où il a publié régulièrement des chroniques de poésie (rassemblées dans *L'Émotion concrète*, Comp'Act, 2004), ainsi que dans *La Quinzaine littéraire*, la *NRF*, *Aujourd'hui poème*, etc. Derniers recueils : *Soleil en mémoire* (Dumerchez 2002, Prix Apollinaire), *D'où pas même la voix* (Dumerchez 2006, Prix Louise-Labé), *Légitime* (Anthologie, Flammarion 2010, Prix Théophile Gautier de L'Académie française). Les textes précédents sont extraits de *L'Homme qui marche*, à paraître (Flammarion (2014).